



LES DERNIERES COIFFURES DE LA SAISON.

L'ECHANGE

(Nouvelle inédite.)

La vieille cité, sur la hauteur, se déroulait en son désordre oriental, toute empourprée au fond des brumes que dorait le soleil couchant. A ses pieds, le fleuve, rougi par l'aube descendait, reposait tranquille...

tu te figurais que, semblable aux filles laides, je baiserais la trace de tes pas, heureuse d'être distinguée par un guerrier si glorieux... Tu t'amuses, Yavana!... Tu es brave, adroit, fort, et puis après... Ce n'est guère méritoire... Il y en a aussi des centaines et des centaines qui te ressemblent dans la ville qui, là-bas, doucement s'endorment sous l'ardeur du soleil couchant...

Pourquoi, alors, avait-elle accepté aux fêtes de Sourya, le dieu de lumière, la main qu'il lui tendait? Il avait cru que, pour la vie, elle se confiait à lui, le chargeant de la conduire dans le chemin du bonheur... Ah! qu'il regrette! qu'une flèche ne l'ait point tué là-bas sur le champ des combats...

sa compagne, sans qu'il y prit garde, ramenait son esprit sur un sujet qui lui était cher: le sort des légions, les victoires gagnées, les combats perdus. Yavana, en discutant de batailles, oubliait sa souffrance d'amour et sur les lèvres de Djelka, si rouges qu'elles semblaient saigner sur son teint de perle, un sourire heureux fleurissait...

d'argile, mais à moitié route, la déposa à terre: — Je suis pressé, il faut que je te quitte. — Y a-t-il donc quelque réunion de jeunes gens qui désirent un chef?... Les vieillards t'ont-ils demandé en leur conseil ou préparés tu un jeu de fronde? Un peu embarrassé, il répondit: — On m'attend. — Viens, jusqu'au temple, ensemble nous déposerons l'offrande. Et pour le retenir, elle lui tendit la main: — Allons, viens donc! Il prit les doigts fuselés qui, autrefois, en un geste de pitié, s'étaient posés sur son front brûlant, et poliment il les baissa: — Que les dieux te protègent, Djelka, et merci pour le bien que tu m'as fait. Et il s'en alla, marchant très vite dans la crainte d'être en retard. La jeune fille, toute surprise, le regarda disparaître sur la route poudreuse qu'un premier rayon de lune argentait; puis, brusquement, elle sentit au cou la joule sise la mordre et abandonnant la cruche d'argile, à travers les bous d'oliviers, elle se mit à courir à la poursuite de Yavana, sans faire attention aux ronces qui s'attachaient à ses robes, aux épines qui lui meurtrissaient les pieds, voulant savoir. Au bord du fleuve où, à son retour, Yavana avait rencontré Lais, le jeune homme et la jeune fille encore se tenaient. Mais, cette fois, Lais se mirait dans les yeux du guerrier. Et Yavana disait: — Je croyais t'avoir oublié, mais lorsque, hier, je t'ai revu, toute la tendresse ancienne s'est réveillée. Tu n'as pas changé, tu es toujours la plus belle... Lais répondit: — Et toi? — Et toi je t'aime parce qu'au contraire je n'ai pas retrouvé le guerrier autoritaire et trop rude de jadis... Comme ta parole est douce, comme tes gestes sont aimables! — Alors, aux fêtes de Sourya, dieu de lumière, tu me confieras ta main pour ne plus la reprendre? — Je te le jure! Sous un rayon de lune, dans le calme de la nuit, prenant comme témoins les étoiles, Yavana posa sur le front de Lais le baiser des fiancées. Et Djelka qui les voyait, sans cris, sans pleurs, sans lamentations, simplement très courbée sous le poids de sa douleur, lente ment s'en alla. Sa pitié et son amour avaient bien su arracher du cœur de Yavana la peine qui le torturait; mais le sien, en sa grande innocence, l'avaient recueillie et pour toujours en souffrait.

fort bien composée. Miss Clara Dickson donne beaucoup de relief à la pauvre femme qui se croit trahie et Miss Effie Germon et Helen Remson sont délicieuses dans leurs différents rôles. M. David est excellent dans celui du mari soupçonné d'horribles trahisons dont il est fort innocent. THEATRE TULANE. — Repert of Hentzau. La direction de Tulane comptait sur un grand succès en donnant "Repert of Hentzau", une suite fort bien amenée du Prisonnier de Zenda. Le succès a dépassé toutes les espérances. C'est une longue histoire que celle de ces deux drames qui s'enchaînent et qui sont, tous les deux, également émouvants. Ils ne peuvent s'expliquer en quelques lignes. Il faut les voir pour en suivre complètement les péripéties. Tous les habitués de théâtre américain connaissent le drame du prisonnier de Zenda. Ils verront donc avec plaisir celui de Repert of Hentzau. Il est d'autant plus intéressant que l'acteur principal, M. J. R. Hackett, y joue deux rôles d'une nature toute différente — le premier, celui d'un roi aimé par le chagrin, le second, celui d'un jeune homme beau, bien fait, plein de vigueur et de courage. M. Hackett s'est acquitté de ses deux rôles en artiste de premier ordre. Il a été appelé presque à chaque scène, et ce n'était que justice. Le reste de la troupe est presque au niveau du personnage principal. Les amateurs de drame peuvent aller, en toute sûreté, cette semaine, au Tulane; ils y trouveront toutes les vives émotions que procure ce genre de spectacle.

vendredi et de samedi ont été les poussees qui avaient été si abondantes et si fécondes, dans cette partie de l'Etat, depuis la fin de la longue sécheresse. Une tournée dans les six comtés contigus, démontre que partout on avait abandonné les champs de coton. On espère que la seconde pousse pourra fournir une récolte passable. Americans, 6 novembre — Des milliers d'acres dans le comté de Sumter ont été semés, cette semaine, en riz, en blé, en avoine. Les fermiers ont acheté d'énormes quantités de semence d'avoine et de blé. On en sème cette année, beaucoup plus qu'on ne l'a fait depuis plus de 20 ans. On va labourer les champs de coton pour semer du blé et de l'avoine. Ce que les gelées, ont laissé de coton, sera bien vite récolté et envoyé au marché. Le règlement de la question des Philippines. Presse Associée — New York, 6 novembre — On lit dans une dépêche de Washington au "Herald": Le Congrès devrait immédiatement régler la question des Philippines, a dit le Sénateur Morgan, ce soir. Ce règlement s'impose, en vertu de la Section 4 de l'article 4 de la Constitution, qui déclare que les Etats Unis doivent garantir à chaque Etat de l'Union, la forme républicaine de gouvernement. Suivant le sénateur Morgan, il y a là un devoir bien clair à accomplir. L'établissement de la forme républicaine de gouvernement ferait la boucle aux anti-impérialistes et réduirait leurs objections à néant. C'est l'idéal que doit poursuivre les Etats-Unis, en établissant peu à peu dans les Philippines une bonne et vraie forme de gouvernement républicain. Faux timbres du Revenu de l'intérieur. Presse Associée — New York, 6 novembre — Frank G. Thompson, chef du Bureau du revenu intérieur, a déclaré que sur les timbres du revenu que l'on employait chaque jour, dans le district de Wall street, il y en avait au moins dix pour cent qui étaient faux et avaient déjà été détruits. Il s'est exprimé ainsi à propos de l'arrestation commandée par lui, à Newark, de Caleb I. Crockett et C. J. Lee, accusés d'avoir essayé de mettre en circulation d'anciens timbres canadiens. Sa juridiction s'étendait sur la partie nord du New Jersey. Il y a deux mois qu'il surveillait Crockett. Le chef Thompson estime que le gouvernement est ainsi volé de \$5,000 par jour par le double usage de timbres déjà annulés, rien que dans la partie de la ville de New York qui se trouve au sud de la rue Fulton. Il se fait une consommation quotidienne de \$3,000 de timbres dans ce district et dix pour cent de ces timbres sont remis à neuf et remis en circulation. Ces fraudes, dit-il, l'apparent à faire arrêter les coupables, autant que lui permettent ses occupations qui sont très occupées. Les timbres saisis sur Crockett sont d'un prix plus élevé que ceux que l'on avait saisis auparavant. Les enfants qui sont officieusement employés par ces fraudeurs. Il a trouvé dix billets de \$50 sur un messageur qui avait été amené à son bureau. Il peut faire arrêter les premiers messageurs venus dans la rue, il est sûr que sur 50, il y en aura 25 qui seront porteurs de timbres du Revenu lavés et remis à neuf. Ces timbres ont une valeur de 7-8 de cent à \$1,000; mais les fraudeurs ne dépassent jamais dans leurs tentatives la somme de \$50. C'est surtout sur les billets de \$50, \$25 et \$10 que s'exerce la fraude.

GRAND OPERA HOUSE

"The Wife". Dimanche, en matinée et le soir, il y avait salle comble au Grand Opera House; on y donnait "The Wife", une excellente comédie, une véritable idylle, une histoire d'amour et, surtout, une pièce qu'on croirait écrite tout exprès pour le personnel spécial de la troupe Baldwin-Melville. Les scènes de tendresse y sont nombreuses, fort bien traitées par les auteurs qui sont de maîtres dans ce métier, et remarquablement bien interprétées par les principaux artistes qui y figurent. Il y a des passages qui font admirablement ressortir les qualités de M. Farnum qui se présente si bien à l'expression des sentiments tendres et honnêtes. Aussi a-t-il obtenu un grand et beau succès dans le rôle du Sénateur qui lui va comme un gant. M. Merdock s'est acquitté avec beaucoup d'habileté d'un rôle difficile et ingrat, et il peut se vanter d'avoir, lui aussi, puissamment contribué au succès de "The Wife". Il y a aussi un affreux rôle qui fait contraste avec les autres rôles de la pièce et qui a été rendu avec beaucoup de bonheur par M. Lowe. On ne peut qu'envoyer des compliments à M. Keogh et Lindon. Miss Esther Lyon est toujours charmante; mais elle s'est surpassée, cette fois, dans le rôle de Mme Rathford. Elle a été bruyamment applaudie.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Des tristes gelées en Georgie. Presse Associée. — Washington, Georgie, 6 novembre — Les fortes gelées des nuits de

AMUSEMENTS

CRESCENT THEATRE. "Because she loved him so". Un grand drame aux scènes tragiques, avec plusieurs morts d'honneur, une idylle charmante et une bouffonnerie extrêmement amusante, voilà les trois pièces que nous offrons, cette semaine, nos trois théâtres américains. C'est complet. Quant à la folie-vaudeville "Because she loved him so", c'est une production qui est appelée à une énorme succès. Ses attractions drôlantes, ses traits d'esprit y abondent. Ce qu'il y a de mieux encore, c'est que le dialogue s'y soutient d'un bout à l'autre et est toujours vif et animé. L'auteur ou les auteurs c'est une pièce d'origine française très habilement arrangée ou américanisée par M. Wm Gillette — ont eu le talent de tenir leur public, toute la soirée, en belle humeur et de provoquer, tout le temps, de francs éclats de rire. C'est une suite de scènes de jalousie d'autant plus amusantes que le public a compris, dès les commencements, que cette jalousie n'est nullement fondée. Nous prédisons à "Because she loved him so" un brillant et durable succès. La troupe qui l'interprète est

Feuilleton DE L'Abelle de la N.O. 55 Commencé le 21 août, 1899. DETRESSE MATERNELLE. PAR HENRI GERMAIN. DEUXIEME PARTIE. VIII. REVELATIONS. Suite. De nouveau s'ouvrait à son âme, assoupie depuis vingt longues années en une douleur in-

consolable, un avenir gros d'imprévu, et tout à la fois de malheur irréparable, ou de bonheur à peine espéré. Désireux de se soustraire à toutes les extériorités troublantes qui l'empêchent involontairement de réfléchir de son analyse, il sortit, et marchant devant lui, machinalement, se trouva bientôt sur le bord de la Merne. Le temps s'était un peu dégaissi; dans le ciel moins couvert la lune brillait en un cadre dénuagé de nuages d'argent, épanchant sur la terre une clarté diaphane et pâle, infiniment douce et mélancolique. Il était dix heures du soir environ, et la petite ville de Châteaun Thierry, maintenant endormie, reflétait dans les ondes frissonnantes de la rivière, toutes brisées de reflets lumineux, la masse imprécise et tremblotante de ses maisons blanches, où la vie semblait être arrêtée. Un silence quasi solennel planait sur toute la nature environnante; immobile et comme figée dans un sommeil léthargique. Une impression de paix et de recueillement se dégageait intensément de cette heure calme. M. Jacques se découvrit, offrant son front brûlant aux baisers légers de la brise de nuit. Il s'assit sur la berge et resta les yeux fixés sur l'eau qui coulait, fugace et sans consistance apparente, emportant inconsciemment en sa force irraisonnée

tout ce qui se mêlait à elle. Telle la coulée irrésistible et fatale des existences humaines, où les jours emportent les douleurs et les joies, les craintes, les illusions et même les espoirs. Et, peu à peu, son esprit retourna, sinon le calme, tout au moins la clarté, la lucidité nécessaire à l'enchaînement de ses pensées. Un à un, il reprit les renseignements recueillis, les examina soigneusement, avec la crainte encore de se tromper, résistant volontairement contre la poussée violente de son cœur. Ainsi André devait avoir vingt-quatre ans; juste l'âge qu'aurait son fils, aujourd'hui... Il avait été retiré de la Seine au Point-du-Jour, vers onze heures du soir, le jour même où, lui, le comte de Presles, abandonnant criminellement son fils aux mains du misérable Julot. Et c'est une heure après cet abandon que s'était produit l'accident; à peu près le temps normal qu'avait pu mettre le baigneur de chiens à atteindre ce point en bateau. Car il fallait tenir compte de la violence du vent qui avait retardé la marche de l'embarcation, et peut-être aussi causé le naufrage... Et cette femme, retrouvée le lendemain sur un train de bois, et sauvée par ses mariners? N'était-ce pas justement la pauvre compagne de Julot?

Dans ce cas, elle n'avait pas osé réclamer l'enfant sauvé par Ledoux, et qui n'était pas le sien, parce qu'elle avait eu peur de se livrer ainsi à la justice; ceci paraissait de toute évidence. Enfin, les boucles blondes admirées par Thérèse, le linge sans marque, la blouse de drap vert, et par-dessus tout, cette médaille pendue au cou de l'enfant, cette médaille dont l'embème très spécial constituait une sorte de preuve irrécusable. Oui, tout cela s'enchaînait, se reliait merveilleusement; ce n'était pas seulement un concours heureux, une réunion de coïncidences due au hasard, mais une série de circonstances et de faits réels, indispensables, qui prouvaient d'une façon absolue que cet André, ce beau garçon, était son fils, le cher petit Jean d'autrefois. Oui, son fils! Ainsi ce grand jeune homme, cette intelligence, cet être doux, courageux et bon, c'était son bien à lui, son enfant, son fils enfin!... Depuis dix ans qu'il avait appris la vérité, qu'il avait reconnu et déploré l'ignorance de son crime, il l'avait pleuré, il l'avait cherché si longtemps! Penser qu'il avait vieilli, volontairement privé du bonheur immense de voir grandir cet être si cher, de former son cœur et son cerveau, de l'entourer de

soins et d'affection. Par lui, par lui seul, il devait, il pouvait réparer l'erreur monstrueuse de toute sa vie, rendre à sa femme toujours adorée, à cette créature exquise, si digne et si noble dans l'infortune, tout à la fois la part d'honneur et l'incalculable somme de bonheur qu'il lui avait ravies. Ce fils, qui désormais serait son orgueil et sa joie, le taisman sacré qui devait lui permettre de reconstruire sa vie gâchée, il le connaissait enfin, il l'avait retrouvé! Et dire qu'il avait vécu côte à côte avec lui, sans que dans son cœur ulcéré de remords, en son âme assoiffée d'espérance et de réparation, et toujours tendues vers l'être disparu, se fût une seule fois révélé la vérité!... Certes, et tout instinctivement, une grande sympathie l'avait toujours poussé vers l'ingénieur, un sentiment inexplicable, venu du plus profond de son être, et sans analyse possible, l'avait fait rechercher avec une sorte de joie intuitive et secrète sa compagne. Mais de là à croire, à deviner qu'il fût son fils, il y avait un monde, un abîme! — Mon fils... mon fils! se répétait il tout haut à lui-même. Et, à dire ces deux mots, un bonheur infini l'inondait, pénétrait dans les replis les plus secrets de son âme attendrie jusqu'à l'angoisse, où se révélait

laient, vibrantes et sensibles à l'extrême, des fibres qu'il croyait anesthésiées. — Mon fils! dit-il encore dans une sorte de délire joyeux. Mais, subitement, son visage éclairé par le bonheur s'assombrit, ses traits se contractèrent comme sous l'impression d'une souffrance indicible. La douleur-réalité venait de lui réapparaître tout à coup, de le ressaisir brutalement. Oui, André était son fils, cela maintenant paraissait indéniable, mais hélas! où était-il à cette heure? Ne venait-on pas justement de lui faire comprendre que, peut-être il était parti pour toujours? Que lui était-il arrivé, que faisait-il; et le reverrait-on jamais? Où le chercher, où l'aller prendre doucement par la main pour le ramener enfin à sa mère désolée, au cher et si désiré foyer conjugal, reconstitué par sa seule présence? Mon Dieu, s'il allait être mort! A cette pensée terrible, le comte de Presles frémit, se trouva d'un seul coup replongé dans l'épouvantable nuit de sa détresse paternelle. — André, André! gémit il douloirement. Puis un revirement subit se produisit en lui, il se leva, essaya de secouer l'affreuse tristesse qui le poignait indiciblement. Mais l'horrible pensée

d'un malheur possible ne voulait plus le quitter, revenait obsédante. Cependant il retrouva quelque peu de l'énergie et de la volonté qui faisaient autrefois la force de son caractère; il se promit, il se jura de faire l'impossible pour retrouver celui qui lui tenait au cœur par tant de liens mystérieux, celui qu'il venait de retrouver de façon si inattendue, et que son âme angoissée appelait de toute sa force, de tout son amour!... Il se leva, se mit à marcher devant lui sans savoir, dans une abstraction complète de son être, étreint tout entier par la douleur et la joie confondues. Et comme, machinalement, dans une sorte de honte humaine et de besoin d'ombre pour sa faiblesse, il venait de s'engager sous le pont, en pleine obscurité, il se laissa tomber bientôt, éperdu, sur l'assise des piliers qui formaient banc. Alors la tête dans ses mains crispées, il laissa couler librement les pleurs qui l'étouffaient. De temps à autre, comme dans un déchoirement de tout son cœur, revenait cette exclamation douloreuse: — André!... mon fils!... mon fils!... FIN DE LA DEUXIEME PARTIE.